**Jean Hatzfeld, *Robert Mitchum ne revient pas* ;
Étienne Montety, *La route du salut***

Pierre Vaucher

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/4758>

DOI : 10.4000/temoigner.4758

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 2 mai 2016

Pagination : 178-180

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Pierre Vaucher, « Jean Hatzfeld, *Robert Mitchum ne revient pas* ; Étienne Montety, *La route du salut* », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 122 | 2016, mis en ligne le 30 septembre 2021, consulté le 05 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/4758> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.4758>

Ce document a été généré automatiquement le 5 janvier 2022.

Tous droits réservés

Jean Hatzfeld, *Robert Mitchum ne revient pas* ; Étienne Montety, *La route du salut*

Pierre Vaucher

RÉFÉRENCE

Jean Hatzfeld, *Robert Mitchum ne revient pas*, Paris, Gallimard, 2013, 240 p.

Étienne Montety, *La route du salut*, Paris, Gallimard, 2013, 320 p.

- 1 En avril 1992, la Bosnie-Herzégovine, nouvellement indépendante, entre en guerre. Des forces paramilitaires, composées de Serbes de Bosnie, ouvrent le feu sur la capitale Sarajevo. Les bombardements de la ville commencent. Rapidement, les forces serbes, appuyées par « l'Armée de Yougoslavie », prennent le contrôle d'une partie du territoire, expulsant les populations bosniaques (de tradition musulmane) qui y résident. Dès l'été 1992, la situation militaire se stabilise ; une ligne de front est tenue par l'armée bosniaque, à laquelle se rallient des Croates de Bosnie. Mais la complexité extrême du conflit donne lieu à d'autres rivalités entre Serbes, Croates et musulmans. De nombreux étrangers participeront à cette guerre, notamment des combattants moudjahidin venus soutenir l'armée régulière bosniaque. Il faudra attendre les accords de Dayton de décembre 1995 pour qu'un consensus soit enfin établi, divisant la Bosnie-Herzégovine selon des limites reflétant les nouveaux clivages identitaires.
- 2 Il existe peu de textes littéraires francophones qui mettent en récit ce conflit. Le roman de Jean Hatzfeld, *Robert Mitchum ne revient pas*, et celui d'Étienne de Montety, *La route du salut*, font partie de ces quelques-uns. Qu'est-ce qui pousse ces derniers à aborder des événements que beaucoup, dans les années 1990, ont décrit comme une guerre « aux portes de l'Europe » ? S'agit-il de faire acte de témoignage – au nom de quoi ? –, de s'essayer sur l'actualité récente, alors que le XXI^e siècle n'en a toujours pas fini avec les conflits nationaux, ou encore de mener à bien un projet artistique qui remettrait l'ex-

Yougoslavie à l'ordre du jour ? S'interroger sur les motifs d'un tel choix est ici important, car, après tout, la France et toute l'Europe de l'Ouest pouvaient se croire à l'abri des retombées de ce conflit. La chute du mur de Berlin n'avait sans doute pas encore beaucoup changé les esprits. Dès lors, l'on devait se sentir bien éloigné de ce qui apparaissait alors comme une « autre Europe ».

- 3 Revenons sur l'intrigue des deux romans pour comprendre ce qui s'y joue. Jean Hatzfeld met en scène le drame d'un couple, celui de Marija et Vahidin, brutalement séparés par la mise en place du siège de Sarajevo. Marija, « Serbe » (du moins perçue en tant que telle par ses pairs, à l'exception de son compagnon bosniaque), est restée à Ilidža, un faubourg de la capitale devenu avec le blocus une zone serbe, tandis que Vahidin, « Musulman », se retrouve coincé à proximité de la Baščaršija, le quartier ottoman de Sarajevo, tandis que les forces serbes prennent place sur les hauteurs. Ce récit est en fait une réadaptation d'une anecdote célèbre : celle d'Admira et Boško, surnommés les « Roméo et Juliette » du pont de Vrbania, où ils sont morts, fauchés par des tirs, en tentant de fuir la violence qui s'abattait sur eux (Boško était Serbe). Mais pour leur part, les amants de *Robert Mitchum ne revient pas* sont, bien plus que de simples Sarajéviens, des athlètes de niveau olympique. Marija et Vahidin s'entraînaient en effet sous les couleurs yougoslaves, dans la discipline du tir à la carabine. Leur destin prend une nouvelle tournure avec le début des hostilités, puisque les deux sportifs, qui ne peuvent plus se rejoindre depuis la présence du blocus, vont, un peu malgré eux, s'engager dans le conflit, à titre de sniper, chacun dans l'un des deux camps antagonistes. Vahidin est ainsi intégré dans une brigade anti-serbe, espérant, par-là, entrer en contact avec Marija. Quant à celle-ci, elle cède devant des officiers serbes venus la trouver. On s'en doute, les compromis imposés par la guerre vont anéantir leur union passée, de même que leur entreprise athlétique : ils seront finalement écartés de la compétition olympique. La fin du conflit, annoncée par les bombardements de l'OTAN sur les positions serbes, ne permettra pas le retour tant espéré de leur ancienne splendeur.
- 4 Contrairement à Hatzfeld, Étienne de Montety n'évoque pas les rivalités entre Serbes et Bosniaques. Ce qui l'intéresse avant tout, c'est l'implication des fondamentalistes islamistes dans le conflit : la façon dont ils sont recrutés et leurs agissements sur le champ de bataille. Son roman *La route du salut* raconte ainsi le parcours d'un jeune Français d'ascendance polonaise, Joss Moskowsky, qui se convertit à l'Islam pour fuir un quotidien académique qui ne l'attire visiblement pas. Rapidement, il se radicalise. Pour cela, il peut compter sur l'appui d'une connaissance de fac, Hassan Ould Ahmed, un étudiant arabe très en vogue, et qui, entre-temps, aura lui aussi opéré un tournant religieux décisif. Leur ferveur fondamentaliste les conduit en fin de compte à la brigade « El Moudjahid » du camp de Kamenica, en Bosnie-Herzégovine, où ils vont renforcer les effectifs moudjahidin venus des quatre coins du monde pour soutenir de soi-disant « frères musulmans ». En miroir de la trajectoire de Moskowsky, se profile celle de Fahrudin Hamzic, un Bosniaque ayant quitté enfant son pays natal pour s'installer à Rouen. Également peu satisfait de son existence en France, il se choisit pourtant une tout autre famille lorsqu'il décide de s'engager dans la Légion étrangère. Apprenant que son pays est en guerre, il déserte la Légion et prend la tête d'un commando bosniaque. Au cours de l'un de ces affrontements, il échappe de peu à la mort grâce au secours d'une section moudjahidin dans laquelle Moskowsky va s'illustrer. Les deux protagonistes se rencontrent alors et, par-là, découvrent leur origine française commune –, ce qui a pour effet de jeter Moskowsky dans le doute quant aux options

qu'il a prises. Mais il est trop tard : sur le chemin de retour en France, celui-ci, accompagné d'une bande de djihadistes prêts au pire, trouve la mort. Dans le coffre de leur voiture, des armes destinées au terrorisme avaient été cachées.

- 5 On sait que Jean Hatzfeld a couvert, pour le quotidien français *Libération*, les événements du siège de Sarajevo. Il aurait même été blessé par un tireur d'élite, ce qui peut expliquer son intérêt pour la question. En regard de ce passé de grand reporter, la mise en scène du conflit qui se présente dans son livre est tout à fait intéressante : il prend exactement le contre-pied du discours médiatique sur la guerre, ce discours qu'il avait lui-même assumé au cours de sa carrière de journaliste. Ainsi, au lieu de décrire l'univers du champ de bataille, les forces en présence, les étapes de la mise en place du blocus ou encore ses conséquences directes sur des civils pris dans l'étau de rivalités ethniques qu'ils ne comprennent pas nécessairement (les Sarajéviens étaient réputés cosmopolites), Hatzfeld focalise l'attention sur deux individus qui ne se sentent absolument pas concernés par le climat fait de dissensions qui s'imisce autour d'eux. Marija et Vahidin poursuivent, respectivement, leur entraînement pour les Jeux Olympiques d'été de Barcelone, bien qu'ils doivent dès lors évoluer au beau milieu d'une scène de guerre civile. Le roman joue d'ailleurs très bien sur cette hésitation par laquelle les protagonistes ne semblent jamais véritablement prendre part au conflit armé, même lorsqu'ils doivent endosser, non sans rechigner, leur nouvelle casquette de tireur d'élite, sous la pression des commandants belligérants qui ont un besoin vital de convertir la compétence sportive des deux athlètes en puissance militaire. Le rapprochement qui s'effectue entre tir sportif et tir armé permet justement de maintenir, tout au long du récit, ce jeu de bascule entre, d'une part, un combat sain, à vocation humaniste, sans conséquence pour l'adversaire : celui de la compétition olympique, et d'autre part un combat arbitraire et destructeur, soumis exclusivement à l'intérêt national. La tension dramatique du roman se constitue justement à travers le passage de l'un à l'autre, lorsque les deux protagonistes ne pourront plus concilier leur identité sportive avec leur statut de tireur d'élite. Il faut enfin signaler toute la dimension du tir olympique qui ouvre la réflexion sur la constitution d'un espace transnational, qui vient nécessairement contredire les enjeux purement nationaux de la guerre de Bosnie-Herzégovine. Autant dire que l'œuvre d'Hatzfeld est un texte pacifiste, suscitant des questions d'une grande actualité à notre époque où les guerres entre États se font de plus en plus problématiques.
- 6 En revanche, le roman d'Étienne de Montety pose certaines difficultés et il est étonnant que la critique, jusqu'à aujourd'hui, ne les ait jamais soulevées. En illustrant le parcours de jeunes djihadistes occidentaux qui vont participer aux affrontements de Bosnie où, malgré leur rôle d'appui aux forces bosniaques, ils bénéficieront d'une autonomie les disposant à agir à l'encontre des droits fondamentaux, Montety soulève un aspect très méconnu de cette guerre que l'on a l'habitude de réduire à l'antagonisme entre Serbes et Bosniaques. Et même si, dans son œuvre, il est souvent question du Coran, l'auteur agit avec finesse lorsqu'il prend le parti de ne pas amalgamer une pratique religieuse de l'Islam et une idéologie djihadiste radicale, prônant la conquête par les armes du « Dar al-Harb ». Malgré tout, son récit tombe dans un certain paradoxe : alors que la Bosnie-Herzégovine et, de manière plus générale, toute la Yougoslavie ont éclaté sous l'effet d'un renforcement des identités nationales, Montety tend à reconduire de tels clivages, mais à un autre niveau : entre l'Occident chrétien et un monde arabe perçu comme étant plutôt menaçant. Notamment, le parcours de Joss Moskowsky permet de réhabiliter un vieux thème de la littérature de droite, celui du déclin de l'Occident.

Étudiant en Science politique, mais se souciant finalement bien peu des enjeux sociaux, le personnage de Moskowski incarne ainsi une jeunesse désillusionnée, en perte de repères (entre autres, religieux), se réfugiant dans la solitude, l'alcool et la drogue. À l'autre bout, Hassan, jeune homme issu de l'immigration arabe, se profile en parfaite figure de la duplicité : bien habillé, charmeur au sourire « sponsorisé par Colgate », mais tout de même repérable à son bâton de siwak. C'est bien entendu lui qui entraînera « Joss » sur la mauvaise pente. Plus problématique encore : leur basculement dans le radicalisme religieux coïncide avec un long passage évoquant le déclin de la religion chrétienne dans des régions reculées, gagnées par l'Islam. Même si Montety veut jouer le jeu de la conciliation entre les cultures – on peut évoquer, à ce titre, l'amitié naissante entre Moskowski et Fahrudin Hamzic, ce dernier renouant avec ses propres origines musulmanes, alors qu'il observe les rituels journaliers du djihadiste français –, il faut quand même dire qu'il y a des choix de représentation qui peuvent poser des problèmes.